

John & Jane
De quoi sont faits les rêves américains?
John & Jane, Inde 2005, 83 minutes

Charles-Stéphane Roy and Michel Euvrard

Number 244, July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. & Euvrard, M. (2006). Review of [John & Jane : de quoi sont faits les rêves américains? / *John & Jane*, Inde 2005, 83 minutes]. *Séquences*, (244), 44–44.

JOHN & JANE

De quoi sont faits les rêves américains ?

Consacrer un documentaire aux centres d'appel, ces cellules de première ligne téléphonique où on s'affaire à répondre à vos questions, à enregistrer vos plaintes, à assurer un service après-vente ou à vous faire acheter des assurances ou des régimes minceur, n'est pas sexy en soi. Assis au bas de la pyramide commerciale, les employés doivent supporter les insultes et les refus avec calme et sourire avant de passer à l'appel suivant. Le centre d'appel observé dans *John & Jane* est situé à Bombay, en Inde, et son personnel parle avec des citoyens de tous les recoins inimaginables des États-Unis. Pour se débarrasser de leur accent hindi et modeler leur horizon sur celui de l'Américain moyen, les téléphonistes suivent des stages d'immersion culturelle pour se familiariser avec les valeurs véhiculées par l'Oncle Sam et le grand rêve américain.

CHARLES-STÉPHANE ROY

La caméra d'Ashim Ahluwalia a capté le quotidien de six de ces agents de liaison, qui ont dû adopter des noms tels que Naomi, Nikki et Osmond pour rassurer et inciter les inconnus en ligne à délier leur bourse. Décalage horaire oblige, les employés doivent travailler de nuit afin de pouvoir solliciter durant le jour leur clientèle nord-américaine. En plus de leur inculquer les règles d'usage en matière de bienséance et de persuasion, ces travailleurs reçoivent une formation linguistique, bien qu'ils parlent tous couramment l'anglais, afin de parfaire leur langage selon leur région assignée, plus nasillard dans les États du Sud, plus sophistiqué pour les clients de la Côte Ouest et plus direct dans les environs de New York. On s'aperçoit rapidement que les cours de vente à distance sont devenus spécialisés au point de modifier l'approche adoptée pour un client métropolitain ou d'arrière-pays, vivant seul ou en milieu familial, pauvre ou riche, jeune ou âgé. Sinon, il restera toujours l'argument concurrentiel, l'ultime élément de persuasion : « Ne voulez-vous pas réaliser des économies sur votre service actuel ? »

Une femme a trouvé dans les groupes catholiques de prière les ressources pour nourrir sa personnalité empathique et considère son travail comme un moyen d'aider les gens. Quelques consoles plus loin, un téléphoniste est attristé depuis que sa conjointe, une ancienne collègue de bureau, a été mutée dans un autre centre d'appel; en raison d'heures de travail incompatibles, les amoureux n'arrivent qu'à se voir sur l'heure du souper... dans un MacDonald. La dernière participante observée a poussé l'intégration au point où il est difficile de deviner ses origines indiennes : devenue blonde, maquillée pour occidentaliser ses traits, la jeune femme va jusqu'à se présenter à ses compatriotes comme une exilée américaine et ne répond plus que par le prénom yankee qu'on lui a assigné au boulot...

Fort d'un sujet aussi surréaliste, Ahluwalia met en scène ses participants comme des acteurs, au naturel une fois retranchés dans leurs minuscules quartiers (leur loge) lors d'entrevues proches du *making-of*, et *in-character* au travail. Ça sent le dédoublement de personnalité mais, curieusement, les participants entretiennent au contraire dans leur personnage professionnel l'image qu'ils souhaitent pouvoir emprunter définitivement une fois passés de l'autre côté de la réussite. John et Jane (Doe), noms donnés autrefois aux dépouilles non identifiées de soldats américains, sont devenus les nouveaux Adam et Ève d'un lointain paradis à conquérir. Plus en amont encore, *John & Jane* pousse une analyse des effets de la mondialisation sur les pays du Moyen-Orient. L'Inde a troqué ses rêves de Royaume-Uni pour le style de vie américain — comment peut-il en être autrement lorsque cette main-d'œuvre bon marché participe directement à la croissance économique de multinationales siégeant à New York ou Chicago ?

Le dernier plan du film évoque avec lucidité l'épanchement matériel de la pénétration mondialiste au cœur du mode de vie à l'indienne : les lumières de la ville, filmée de nuit, donnent à voir une cité banalisée dans son organisation urbaine même, alors que les bouis-bouis entassés et les ruelles étroites ont cédé leur place aux parcs immobiliers, aux aires d'alimentation et aux centres commerciaux grande surface. Cette finale constitue l'aboutissement implacable d'une réalisation audacieuse, qui présente les témoignages comme les éléments d'un conte de science-fiction. La bande sonore *ambient* tapisse l'ensemble de motifs dénaturés et certaines séquences transitoires dégagent une aura de récit de *no man's land*. Voilà une vraie proposition documentaire, pas platement sociologique, et encore moins bêtement dénonciatrice dans le style de Michael Moore.

■ Inde 2005, 83 minutes — Réal. : Ashim Ahluwalia — Scén. : Ashim Ahluwalia — Images : Mohanan K.U., Mukul Kishore — Mont. : Ashim Ahluwalia, Shai Heredia — Mus. : Masta' Justy — Son : Mohandas V.P. — Avec : Namrata, Vandana, Oaref — Prod. : Anand Tharane, Shumona Goel.



Capter le quotidien

L'Inde a troqué ses rêves de Royaume-Uni pour le style de vie américain — comment peut-il en être autrement lorsque cette main-d'œuvre bon marché participe directement à la croissance économique de multinationales siégeant à New York ou Chicago ?

Un téléphoniste, fier de sa jeune vingtaine, voit mal comment il pourrait concilier son désir d'affirmation, qu'il canalise dans des chorégraphies *dancee* avec ses compagnons, avec la discrétion de son travail. Un autre dévore les livres sur l'entrepreneuriat et la fortune, éveillé par le *credo* capitaliste derrière sa

GÖTEBORG AU FÉMININ

À Göteborg, le jury FIPRESCI ne devait voir que les huit films du « Nordic event »; on avait donc le temps d'en voir d'autres : outre deux beaux films chinois, *Sunflower* de Zhang Yang et *Perpetual Motion* de la réalisatrice Ning Ying, j'ai aimé deux autres films de femmes, *Someone Else's happiness*, film flamand de Fien Troche, vingt-huit ans, et *A Costa dos murmúrios*, premier film de fiction de la documentariste portugaise Margarida Cardoso.

MICHEL EUVRARD

Troche, dans *Someone Else's happiness*, observe les diverses façons dont la mort accidentelle d'un enfant écrasé par un chauffard affecte la vie de plusieurs familles, et propose une sorte de portrait collectif de la population d'une petite ville où tout le monde, sans nécessairement se connaître, se croise.

Les parents de la victime sont les seuls prolétaires; elle fait des ménages, lui, agent de police, participe à l'enquête sur la mort de son fils, et la poursuit seul quand il la voit piétiner et s'enliser. Une jeune opticienne, mère de famille divorcée, la première à avoir vu par hasard (ne se sentant pas bien, elle a arrêté sa voiture au bord de la route) le corps de l'enfant dans le fossé, a appelé la police. Mais à l'arrivée des policiers, le corps, sans doute emporté par le courant, n'était plus là, et elle-même finit par douter de l'avoir vu.

L'automobiliste responsable de l'accident, qui s'est enfui et ne s'est pas ensuite présenté à la police, reste hanté par son acte et s'isole de plus en plus de sa famille; sa femme, elle, a remarqué le pare-chocs légèrement enfoncé de leur voiture et soupçonne la vérité...

On perçoit, à un moment où elle se détricote, la texture intime des vies individuelles et familiales, leur fragilité; tous les personnages vivent un ébranlement qui les remet en cause.

On n'a pas assisté au fait divers qui enclenche le film de Fien Troche. De même, dans *A costa dos murmúrios*, la guerre au Mozambique qui est au cœur du film se déroule hors champ; le film se passe à l'arrière, à Lourenço Marques (aujourd'hui Maputo).



Someone Else's Happiness

La protagoniste, Evita, arrive au Mozambique pour épouser Luis, étudiant en mathématiques qui fait son service militaire comme lieutenant sous les ordres du capitaine Forza Leal. Celui-ci se veut un reître: ainsi, il défie à la roulette russe l'amant de sa femme et le tue.

La noce rassemble la bonne société coloniale blanche. A Lourenço Marques, les événements, la guerre ne parviennent

que par la radio, la télévision, les discours de propagande, et sous forme de rumeurs, de ragots. Les blancs vivent en circuit fermé entre le club et la plage, sortent sur leur balcon quand ils entendent du bruit dehors, se demandant ce qui se passe.

Luis et Forza Leal envoyés en opérations, Evita fréquente surtout la femme de celui-ci, Helena, puis un journaliste (relativement) indépendant. Alors que le milieu local, militaires et notables, trouve le gouvernement portugais mou et souhaite un régime autonome blanc de type rhodésien, Helena voit la situation de l'extérieur et pense très vite que la solution du conflit ne sera pas militaire mais politique.



A costa dos murmúrios

Helena, qui a des raisons personnelles de souhaiter la mort de Forza Leal, inspecte les dossiers classés « à détruire » que Forza Leal a gardés dans son coffre: ils comprennent des photos que le spectateur voit à peine, assez cependant pour deviner qu'elles témoignent de massacres et d'exécutions sommaires.

À son retour d'opérations après plusieurs mois, Luis se montre fatigué, dégoûté par ces « opérations de merde ». Comme Forza Leal l'amant de sa femme, il défie le journaliste qu'a fréquenté Evita, mais c'est lui qui est tué.

Dans ces deux films, comme aussi dans *Brothers* de Suzanne Bier (n° 237, p. 53), un événement qu'elles ne voient et ne vivent pas directement retentit pourtant dramatiquement sur la vie des protagonistes féminines; l'idée des trois cinéastes semble être que même si les femmes se tiennent ou sont tenues à l'écart des grands événements, cela ne les empêche pas de les ressentir comme expérience, initiation, éducation et d'en faire des instruments d'autonomie et d'émancipation. ⑤

■ **SOMEONE ELSE'S HAPPINESS** (Een ander zijn Geluk) — Belgique / Hollande 2005, 98 minutes — Réal.: Fien Troch — Scén.: Fien Troch — Int.: Ina Geerts, Johan Leysen, Natali Broods, Peter Van Den Begin, Johanna Ter Steege, Josse de Pauw.

■ **A COSTA DOS MURMURIOS** (Le Rivage des murmures) — Portugal 2004, 115 minutes — Réal.: Margarida Cardoso — Scén.: Margarida Cardoso — Int.: Beatriz Batarda, Filipe Duarte, Monica Calle, Adriano Luz, Luis Sarmiento.